

Les deux puceaux

Les filles de la martinière

Je réponds au nom de Maurice, petit garçon encore mouillé derrière les oreilles, j'ai 17 ans. J'aimais bien rire, mais encore un peu farouche devant les filles, j'étais puceau, et devant une fille, je ne savais pas par où commencer, je me tenais donc à distance du soi-disant sexe faible.

Même pour mes 17 ans, je suis assez petit, en plus je fais plus jeune que je ne le suis. J'aime bien me promener en short, t-shirt et tennis, ce qui me rajeunis encore plus. N'étant à ce moment pas intéresser par les filles, j'aimais bien mieux, le soir venu me faire plaisir seul dans mon lit ou dans la salle de bain. Je n'étais pas une beauté : mais assez séduisant ; la tête d'un poupon ; un petit air de fille ; de bonne proportion ; musclé comme un athlète. J'aime la natation, le ski et le cyclisme.

J'ai été casé dans l'école d'apprentissage pour être Menuisier. Le Paternel, menuisier lui-même, en avait décidé ainsi. Mon frère quant à lui, 19 ans, fréquentait plutôt les bars à filles. Travaillait en ce moment au gros du roi, c'est à lui que nous voulions rendre visite.

Le père de Monique, m'a offert une place d'apprenti cuisinier, nourri et logé avec Monique.

Monique Grandjean fille unique d'une famille de petit bourgeois, la fille de papa. Enfant gâté mais pas à l'extrême. Le père propriétaire d'une brasserie de la place des terreaux. Pour leurs vacances la plupart du temps en hiver allaient les passer dans les Alpes, à saint Gervais-le-Faillet où ils avaient une petite maison Monique venait de finir son collège, 18 ans, une très bonne élève. De quelques cm de plus que moi, mais elle avait une très jolie silhouette, un tain basané et un visage très fin, des yeux profonds noirs. Ses cheveux châtain mit-long qu'elle rassemblait en deux tresses, qui lui tombaient sur les épaules. Une poitrine haute, pas très grosse mais suffisante ; des Mamelons pointus ; ses auréoles sombres mais pas très larges ; Un joli ventre plat ; des fesses ferme et rondes ; des jambes fines. Elle portait un t-shirt jusqu'au nombril, un short de sport vert assez vague, certainement son short du collège, assez large, un soutien-gorge rose à balcon, que l'on pouvait en voir les contours à travers son t-shirt, chaussure de sport, espadrille ou quelque chose du genre.

À cinq ans, elle faisait de jolies toiles, enfantin mais assez jolie. Papa en a décoré le restaurant. Un jour il s'aperçut que les clients étaient très intéressés, et voulaient les acheter. Il ne voulait pas, c'était les tableaux de sa fille. Jusqu'au jour, qu'une de ses camarades de classe, lui demanda une toile. Elle la lui donna et le père de son amie lui remis un billet de cinq cents francs. La deuxième qui lui demanda un tableau, c'est elle qui d'office lui dit. D'accord, pour cinq cents francs. Papa s'en est mêlé, et les autres furent vendus pour huit cents francs. D'année en année, ses tableaux devinrent toujours plus connus, plus demandés et bien entendu plus chère. Aujourd'hui seulement, douze tableaux ont été vendus, entre mille cinq cents et deux mille cinq cents. Pour notre tableau, quelques-uns étaient prêts à donner vingt mille.

En colonie de vacances, nous reçûmes chacun un surnom, Momo pour Monique et Poupon pour moi, que nous avons gardé

Les filles étaient des camarades de classe de Monique, « Les filles de la martinière » connue dans toute la ville pour leur dévergondage, et en cas de besoin se réunissaient pour défendre l'une d'elles. Ou la venger. Elles étaient dans ce cas agressives. Elles n'aimaient pas les hommes mariés, si elles s'apercevaient qu'il était marié un œil au bord noir et s'il avait menti, deux yeux aux bords noirs. Monique avait été prise par cette bande, sans le vouloir, les filles aimaient leur petite pucelle comme elle l'appelait. Elles partaient très souvent en partis, tirant Monique avec elles, et lorsque la partie se transformait en orgie, Monique disparaissait, elle n'aimait pas.

À un exercice de sauvetage, pour les colonies de vacances, ou je me retrouvai le seul garçon devant une vingtaine de filles de la martinière. Elles se sont aperçu ou devinèrent que je devais être puceau et que Monique avait un fort penchant pour moi. Elles nous avaient tendu un piège, pour nous faire nous dépuceler.

J'aviserai le lecteur de bien vouloir se reporter à mon livre les deux puceaux.

La partie Continue

George venait de subir la punition, étant marié, il reçut les deux yeux au bord noir, sa femme lui cassa encore le nez d'un coup de poing et il se retrouva enfin nu, dehors, sa femme ayant emporté ses vêtements, ne voulait plus jamais le revoir.

Après cette punition qui avait commencé par un jeu, le jeu de la vérité, Monique, ma Momo, à envie de faire l'amour avec moi, là avec les autres qui avait déjà commencé. Elle mouillait déjà abondamment. C'était la première fois qu'elle éprouvait le désir de faire l'amour en public ou presque Elle n'a pas mis longtemps pour se débarrasser de ses vêtements, et commençait déjà à m'exciter. Josiane, c'est approché de nous. Josiane est une des deux filles qui nous avait poussé l'un contre l'autre, avec Mireille, qui elle, devait rentrer à la fin de la semaine, elle était amoureuse de mon frère. Nous adorions ses deux filles, les aimions, et c'était les seules qui avait droit de nous toucher, sauf la pénétration, Momo dit : ça, c'est à moi, et à moi seule. Josiane se cala contre moi et m'excitait de la main, aidant ma montagne de chair brûlante à entrer dans le petit fourreau étroit de Monique. Ses mains se crispaient sur mes bras, et celui de Josiane, pendant que je pénétrais lentement ma Momo, Josiane stimulait mes testicules en les mordillant, léchant, caressant. Nous étions couchés à terre, et nous roulions de gauche à droite tous les trois. Le ventre de Momo se dandinait sous la danse languissante de mon sexe dans ses chaires, Josiane contrôlait le mouvement en m'appuyant d'une manière savante sur mes fesses, ou celle de Monique. Ma main se baladait entre les cuisses de Josiane, qui poussait de petits cris de plaisir, se tortillant elle aussi de gauche à droite, je pouvais remarquer comme les deux ventres ! se trémoussaient, hoquetaient, dandinait, soubresautaient, dans des râles de plaisir. J'étais moisi aussi au plus fort de mon extase, j'allais exploser. Les deux filles se crispaient à moi, à me faire mal. J'ai atteint le clitoris de Josiane, ce n'était plus des gémissements, mais des cris, elle cherchait maintenant à retirer ma main, mais je ne lâche pas prise. Monique a pris ma bouche, ses dents se cognent aux miennes, tout son corps tremble. D'un coup, sans crier gare, nous jouissons tous ensemble dans un cri de démon, Josiane sur ma cuisse, et Momo et moi dans son fourreau. Tous les trois, nous nous partageons pour nous embrasser, tous les trois essayant de retrouver notre souffle. Josiane son bras autour de mon bassin, Momo autour de mon cou, me monopolisait, c'est elle que je devais ! Embrasser, caresser, titiller. Un sentiment de bien être me parcourais le bas ventre. Nous étions ! heureux, satisfait, triomphant, radieux, comblé, tous les trois. Nous avons mis du temps à nous calmer, et chaque fois que Josiane essayait de m'embrasser, Monique me tirait sur elle. J'étais heureux de voir son petit air possessif, cette petite jalousie. Nous nous sommes rhabillés, lentement, il se faisait tard. Josiane nous raccompagna un bout de chemin, et nous sommes rentrés.

Patron Poupon

Le petit Patron.

Une Ambulance se tenait devant le restaurant, Momo a pris peur et se mit à courir, m'entraînant avec elle. Papa Marius doit être opéré en urgence pour lui enlever des cailloux dans la vessie qui lui faisait atrocement mal, Opération sans graviter, mais une semaine en clinique était nécessaire.

– Maman Hélène, je prends ta place, occupe-toi de lui, lui dis-je. Il a besoin de toi, il m'a déjà suffisamment montré, je peux le remplacer pendant une semaine.

– Et les commandes ?

– Ne te fais pas de soucis, il m'a montré, et Monique à encore une semaine avant de commencer, elle pourra m'aider. Maman m'a embrassé et ils sont partis à la clinique.

Monique et moi, nous nous occupâmes de fermer, régler avec les garçons, contrôler, et nous sommes monter dans notre chambre.

– Momo, j'ai oublié de demander quand doit être faite l'ouverture.

– Je crois il ouvre à cinq heures. Affirme Momo

– On met le réveil à quatre heures. Je vais me doucher, regarde ce que tu as fait sur mes jambes.

– Eh, toi, ça, on l'a fait tous les deux, et ça c'est Josiane. Tu es un petit cochon.

C'est elle qui ma lavée, amoureusement, m'a séché, et se roula dans mes bras pour dormir.

À quatre heures comme prévu, j'aurais lancé ce réveil par la fenêtre, je voulais encore dormir, Momo me secouait pour me faire lever, je voulais l'étrangler.

– Patron Poupon, tu dois aller ouvrir.

Comme je n'avais pas de vêtement de service, je décidai de le faire en short. Ce qui n'était pas pour plaire à Momo. La porte à peine ouverte, nous récoltions la livraison de croissants qu'il fallait régler de suite, Momo couru pour aller chercher la caisse de Maman pour payer. Elle m'aida à sortir la terrasse, et déjà, les premiers Clients venaient boire leur café, et manger un ou deux croissant. À cinq heures trente, le barman du matin arrive, et s'étonne de ne pas trouver le patron.

– Poupon est le patron dit Momo en riant.

Le personnel m'aimait déjà beaucoup et plaisantaient souvent avec moi, aujourd'hui, je suis « **Patron Poupon** ». Philippe qui s'occupait du contrôle était maître cuisinier, et lorsqu'il arriva, je lui demandais, de bien vouloir prendre la place du patron dans la cuisine, ce qu'il acceptât, bien entendu. À dix heures du matin, je fus grandieusement, officiellement nommé : « **Patron Poupon** », à la grande joie de Monique. À huit heures, j'avait fait les commandes sans erreur, à dix heures je contrôlais la livraison ainsi que la qualité des produits, sous les yeux admiratifs de Monique. Chaque fois que je venais me cacher dans la cuisine, Suzanne, la responsable des desserts, venait me coincer avec son derrière contre les meubles de la cuisine

– Patron poupon, ton derrière est trop gros.

Mais en fait, c'est elle qui à vingt-cinq ans avait un derrière comme une maison. À dix heures, Monique m'apporte un pantalon noir de service, ainsi qu'une chemise blanche et une petite veste de service, elle ne voulait pas me voir en short.

– Poupon, tu es le patron, pour tous le monde, et tu dois le montrer.

Je me suis changé dans la cuisine, avec les applaudissements de Suzanne et de Mandrine, lorsqu'elles me virent en slip. À onze heures, c'est mon père qui fit son apparition avec deux de ses copains. J'ai encore eu le temps d'avertir le barman, uniquement un verre pour mon père, pas pour ces copains.

Mon père devant ce refus, élève la voix.

– Qu'est-ce que c'est que ce morveux qui refuse de payer pour son père... Entendant le ton de mon père, je fis irruption au comptoir. Et levant la voix à la hauteur de la sienne, je le coupais.

– Mon cher père, je travaille pour mon argent, je travaille pour acheter une machine à laver pour ta femme, qu'elle ne soit plus obligée de laver tes slips à la main, pare-ce que tu préfères boire des canons, je ne suis pas prêt à payer ton alcool, tes cigarettes, et celle de tes alcoolos de copains. J'ai rendu visite à mon frère, tu lui as tous bouffé ce qu'il avait gagné pendant ses vacances, et tu n'as même pas honte, tu n'en feras pas autant avec moi, je ne suis pas mon frère, je ne me laisse plus faire. Tu vois ses vêtements que je porte, c'est ma petite femme qui les a achetés pour moi, et je ne me sens pas bien dans ma peau.

Maintenant, si tu veux boire ton canon, je te le paye, mais pas plus. Au revoir Papa

– c'est un monde, je me fais même engueuler par mon fils maintenant.

– Papa Philippe, tu l'as bien mérité. Dit calmement Monique

– Oh toi...

– Oui moi, je ne bois pas, je ne fume pas, et mon père nourri ton fils lui. Au revoir Papa Philippe. Et me tire dans la cuisine. J'étais sur les nerfs. Calme-toi mon Poupon, calme-toi me dit-elle en m'embrassant. Pense, tu es le patron Poupon. Je souris. C'est vrai, il te prenne pour le patron, ils t'écoutent, et ils font ce que tu leur dis, n'a tu pas remarqué ? Tu es vraiment le patron Poupon.

Maman Hélène, est revenu à 14 heures pour chercher quelques affaires pour le père, il a déjà été opéré, il dort.

– Maman, tu as mangé ? demande Monique

– Non pas encore. Mais avant qu'elle n'eût puisse dire quoi que ce soi, J'avais déjà crier dans la cuisine

– Un repas pour la patronne en express la réponse fait sourire Maman Hélène.

– C'est déjà en route patron Poupon. Puis.

– Patron Poupon, un repas pour la patronne, enlevé. Maman Hélène et Monique étaient fièrent de moi

– J'ai oublié, die Maman Hélène, dans la caisse, j'ai écrit une somme, tu ne dois pas dépasser cette somme de plus de vingt pour cent, dans la caisse, le reste, tu le mets à la banque tu sais faire ?

– J'ai vu comment tu faisais, pas de problème.

– Viens que je t'embrasse. Elle m'embrasse. Tu es chic avec ça, tu as vraiment l'aire du Patron Poupon. Il faut que j'y retourne, il n'a pas de pyjama.

Les clients m'appelaient le **petit patron**, et en entrant me réclamaient. À partir de quatorze heures, j'allais faire la sieste, Monique faisait de la peinture, surveillait mes moindres mouvements, préparait son matériel pour la classe qui commencera lundi, dans moins d'une semaine, et me réveillais à dix-sept heures

Nous avons eu la visite de Mireille et Josiane, aussi, je les invitais à manger la choucroute, que je préparasse moi-même. Mireille toujours amoureuse de mon frère attendait impatientement qu'il revienne à Lyon, elle commençait l'Uni la semaine prochaine.

Monique avait envie de faire l'amour, mais n'osait pas me le demander, voyant ma fatigue, me levant à cinq heures, me couchant après minuit, il ne restait plus beaucoup pour le sexe et pendant que je dormais, l'après-midi dans notre lit, Mireille et Monique se sont fait plaisir sur le canapé. Commenant par s'embrasser, cherchant leur bouche. Leurs seins, les mains caressant la voisines, les corps l'un contre l'autre, elle buvait ce commencement de plaisir, démêlaient leurs doigts qui caressaient ses corps assoiffés d'amour et de plaisir. Pour Monique, ce n'était pas Poupon, mais il fallait qu'elle calme sont corps. Les bouches se déplaçaient ! sur les seins, les ventres, les mamelons dressés. Les doigts trouvaient les petites fentes humides, pour les exciter. Monique ne se plaisait pas dans ce numéro, et pour chaque mouvement que je faisais en dormant, se précipitait à mon chevet, replaçant un oreiller, relevant le drap ou la couverture, m'embrassait comme une Maman embrasse son Enfant. Elle était vraiment un amour.

Quelques clients avaient aperçu la choucroute, et en réclamait, avec l'aide du chef cuisinier, nous l'avons rajouté à la carte, ainsi que de la gratinée au madère. « **choucroute du Patron Poupon** » et « **Gratiné au madère du patron Poupon** ». Le mercredi, nous vendions presque dix gratinées et choucroute par jour.

Le patron devait rentrer le vendredi après midi, le vendredi matin, le comptable apporta les feuilles de salaires du personnel. Avec Monique, nous avons rempli les sachets, et je fis la distribution. Monique est allée chercher le patron en voiture, à Midi il est de retour, tout le monde est très content, il me prend comme appuis pour se rendre dans la cuisine et dire bonjour au personnel. Il a encore des problèmes pour se mouvoir, il doit rester assis, pendant que quelques clients demandent le petit patron, qui a fait pendant cette semaine sensation.

C'est moi qui ai servi Marius et Hélène, Monique voulait manger plus tard avec moi. Tous le personnel es venue dire un mot à Marius, que je ne pouvais et voulait pas suivre, j'avais assez à faire avec les clients.

Maintenant, vous manger et Poupon doit aller au lit, autrement tu ne pourras pas tenir longtemps. Dans notre chambre, elle me devêtit, puis elle s'occupa de ma verge morte, l'enfila délicatement dans son fourreau, et se blottit contre moi sans autre mouvement. Je pouvais sentir cette chaleur englober mon pénis qui appréciait, ses muscles qui ! se refermaient, enveloppaient, massaient, ma verge, avec un sentiment de bien être, je m'endormis dans ses bras sous ses caresses. Elle ne m'a pas réveillé comme à l'ordinaire, son père le lui avait interdit. : Il a assez travailler ce garçon. Je me réveille en panique à dix-huit heures.

– Momo, pourquoi ne m'as-tu pas réveillé, regarde il est dix-huit heures et...

– Papa as dit, tu as à, à partir de quatorze heures congé jusqu'à lundi, et demain matin nous rendront visite à tes parents, avant dix heures, impératifs dit le big-boss, nous les invitons à manger dimanche soir.

Nous sommes descendus, il était presque dix-neuf heures. Juste pour le repas du soir, j'avais une faim de loup. Et nous devions tous ensemble, (La famille) boire l'apéritif. Marius devait encore s'aider de sa canne, mais il était là, prêt à l'emploi.

Le lendemain, nous arrivions chez mes parents, il était à peine dix heures, et nous buvions tous ensemble le café, on sonne à la porte, Monique la première vas ouvrir.

– Bonjour mademoiselle, nous cherchons monsieur Maurice Motié.

– Entrez messieurs, il est là.

– Monsieur, nous avons une livraison pour vous, j'ai besoin d'une signature

- Pour moi ?
- Vous êtes bien Maurice Motié ?
- Oui.
- Alors c’est bien pour vous.
- Poupon annonce Monique sortant une enveloppe de sa poche, je te pris de lire à haute voix le contenu de cette feuille, tu vas tout de suite comprendre.
- Je lis : Patron Poupon, nous avons eu énormément de plaisir à travailler sous tes ordres, nous, Mandrine, Suzanne, Gilbert, Philippe, et Benoît, nous avons suivi ton altercation avec ton père à la brasserie, et nous t’offrons, ce que tu désires pour ta Maman, une machine à laver, nous nous sommes cotisé, Monique et Marius nous ont aidés un peu. Patron Poupon, merci. Je suis tombé sur mon derrière, mon père ne pipait mot, le nez planté dans son café.
- Monsieur, que faisons-nous ? Devons-nous Installer ?
- Bien sur messieurs, faites votre travail. Si vous pouvez emporter la vieille machine ?
- Oui monsieur, pas de problème.
- Quelle est cette altercation don parle les employer ? demande Maman
- c’est rien, répond mon père, il ne voulait pas me servir de vin.
- Cela, n’est pas tout à fait juste mon père, tu voulais que je paye pour tes potes que je ne connais pas, et j’ai refusé, je te l’ai dit, je ne paye que pour toi. Seulement, tu me fais un scandale, sur mon lieu de travail, me traitant de morveux, qui ne voulait pas payer pour son père, eh bien j’ai changé de politique, je ne payerai pour toi, que si MOI je t’invite, si tu t’invites, je ne payerais plus. J’ai une paye d’apprenti, je n’ai pas les moyens de payer pour tous tes copains du vieux Lyon.
- Je suis également venue vous inviter tous les deux pour demain soir, on fête mon contrat d’apprentissage. Vous venez pour dix-huit heures.

Momo ne tenait plus en place, ce plaçant derrière moi, avait enroulé ses bras autour de ma poitrine, appuyant ses seins contre mon dos, qui ne me laissait pas sans effet. Si nous n’avions pas été chez mes parents, je l’aurais déjà ! croquée, dévorée, consommé, dégustée, englouti.

Le lendemain, ils sont venus manger, nous avons fêté mon contrat qui commence le jour suivant, le personnel complet était présent. Quant à Monique, elle commence le lundi aux beaux-arts, Maman lui répète son offre de manger le midi avec elle. Dans notre coin Momo avait mit sa main entre mes jambes, me signaler ses envies, depuis une semaine. Elle savait que ça se passerait ce soir, elle était plus qu’impatiente, désireuse.

Après avoir raccompagné mes parents, la voiture à peine dans le garage, qu’elle me tira, m’obligeant à courir dans les couloirs de la maison. Nous n’allions pas assez vite, elle en tremblait. Elle me renverse sur notre lit, elle m’a presque arraché ma chemise, mes chaussures, elle s’empêtre dans les boutons de ma braguette, n’arrive pas à l’ouvrir.

- Poupon, enlève ton pantalon, vite enlève-le, enlève-le.

Elle se jette sur moi, m’embrasse ! la bouche, les yeux, le nez, les oreilles. Me mord ! La poitrine, les épaules le ventre. Me caresse ! La poitrine, le ventre, mon pénis, je n’arrive pas à la suivre, tellement elle se démène sur mon corps. Je jouis déjà. Elle s’empare de ma verge qui est déjà bien grande, la travaille ! de ses deux mains, de sa langue, de ses lèvres, mon gland est rouge écarlate, prêt à exploser, le repousse pour m’embrasser de nouveau le visage, elle se déchaîne littéralement sur moi, en oublie de respirer, halète comme un athlète après l’effort. Elle se calme un peu, puis harponne mon pénis pour le conduire en elle, elle s’empale sur ma perche, aussi rigide

qu'un poteau, d'un coup, jusqu'à la garde, mes testicules lui frappant entre jambes, accompagné d'un cri de plaisir. Elle jette sa tête en arrière, se cambre. Tous son corps se trémousse, je n'entends que des gémissements, les siens et les miens, les siens plus fort que les miens, très proche du cri. Mes fourmis se déplacent à grande vitesse de mon ventre jusque dans les genoux. Nous sommes pris d'un tremblement, la jouissance monte de plus en plus fort. Elle se couche sur ma poitrine.

– Poupon, continue, continue, vite. Elle n'en peut plus, elle ! Hoquette, sursaute, frissonne se contracte, elle ne lâche plus ma bouche, se crispe sur mes bras, je ne peux plus me retenir, j'éjacule avec force dans son enveloppe, occasionnant, une éjaculation de cyprine avec violence qui tombe sur mes cuisses mélangées à mon sperme accompagné d'un cri étouffé dans ma bouche, un tsunami dans ce petit corps troublé de tremblement de bonheur et de hoquets irrégulier. Elle ne bouge plus, si ce n'est ses soubresauts, je ne peux plus bouger tellement elle me serre dans ses bras. Nous transpirons, tous les deux elle glisse lentement ses petites mains sur mon corps en appuyant sur mes fesses me fait comprendre de ne pas me retirer. Doucement elle lève la tête.

– Poupon, tu me promets de ne plus recommencer ?

– Quoi donc ?

– De me faire l'amour, de me faire jouir comme tu viens de le faire.

– Je crois que tu inverses les rôles, je crois que c'est toi qui m'as attaqué par surprise.

– Ce n'est pas possible, je suis innocente, je te jure, demande à Papa.

À regret, nous avons séparé nos deux corps pour se retrouver dans la baignoire, sans arrêter de se caresser. Mon pénis avait repris forme et consistance. Dans le lit, après avoir éteint les lumières, elle fit ce qu'elle aimait depuis quelque temps, s'embrocher sur mon pilon, l'envelopper dans sa petite gaine pour lui tenir chaud toute la nuit, nous avons dormi comme des anges, mais des anges, nous ne l'étions plus, depuis longtemps.

Le lendemain, nous avons été cherchés mes parents, mon père tout penaud, n'a rien dit de la soirée, et personne n'a parlé de la machine à laver.

Les filles de la martinière

Je ne sais pas si on devait encore les appeler les filles de la Martinière, plus une n'y était encore, toutes répartissent dans différentes Universités. Elles étaient restées un groupe cohérent qui s'aimait bien. Aussi, elles se retrouvaient périodiquement, pour faire une partie qui dégénérait la plupart du temps en orgie. Elles aimaient ça.

La partie était bien partie, Monique c'était coincé contre moi, assise sur mes genoux, son bras autour de mon cou, et nous regardions les filles et les garçons se démêler sur la piste de danse, quelques-uns perdaient déjà leurs vêtements en dansant comme de coutume, sous l'œil amusé des autres couple et non couple.

Tout d'un coup, trois garçons, inconnus se lèvent, attrapent deux filles et Monique par la gorge par la gorge, les tirent sans ménagement sur la piste. J'essaye d'intervenir, mais je fus mis K. O. d'un savant coup de pied derrière la nuque. Je me retrouve assis par terre, jambe écartées secouant la tête pour essayer de reprendre mes esprits, aidé par deux filles. Les trois gars, déshabillent les filles, arrachant encore les dessous. Puis celui qui doit-être le chef, donne ses instructions.

– Nous avons appris le karaté, vous ne pourrez pas vous en sortir, nous sommes venues aujourd'hui pour venger notre ami que vous avez bien arrangé. La semaine dernière. Nous voulons juste savoir qui lui a mit les yeux au bord noir et qui lui a cassé le nez.

Mesdemoiselles et ses messieurs vont se mettre à poil, comme notre ami la semaine dernière, et tout de suite, autrement je pense que ses demoiselles vont prendre du plaisir avec nous. Dépêchez-vous, nous n'avons pas toute la nuit. Et que les filles qui lui ont fait ça s'approche.

Angélique, Nicole Joséphine et Janina, encerclait nos héros, Angélique donne maintenant ses instructions.

– Écoutez-moi bien mes petits messieurs, avant de continuer, noblesse oblige, nous allons nous présenter. Je suis, Angélique avec mes amies Nicole et Janina, nous somme championne de France de karaté, en combat Oups !! Notre amie Joséphine, championne de France en groupe. Et en plus de cela, nous savon très bien manier le sansetsukon. vous connaissez ? Une petite démonstration s'impose.

– Les filles, avec un ensemble parfait.

font voltiger leur sansetsukon de sous le bras droit à la gauche, retour au droit, un pas en avant et clash, le bois a frappé le haut de la cuisse de ses messieurs avec violence. La surprise et la douleur, les ont fais lâcher leur proie, qui se retire.

– Oh, Excusez-nous, ça fait mal ? Vous n'avez pas fait beaucoup de mal, aussi pour ma part je demande que vous soyez remis à la police, pour abus du sport de combat Karaté, coup et blessure sur notre Puceau, prise d'otages, Puceau, veux-tu dire quelques choses ? Tu as été touché.

– Oui, Henriette, approche-toi. Messieurs, je crois que vous ne connaissez pas la raison exacte de la punition de George votre ami. Je vais vous raconter une petite histoire. Monique me serrait par la taille et j'avais pris la petite Henriette par la main. La semaine dernière, Henriette s'approche de moi toute gracieuse, Puceau me dit-elle je suis amoureuse de lui, de qui ? De George, il m'a dit il voulait se marier avec moi. C'était dans la journée, le soir, une furie, un bébé sur les bras arrive au club des filles, gesticulant dans tous les sens : qui m'a

piqué mon mari ? Demande-t-elle. C'était la femme de George, la femme de votre ami. Les filles ont discuté avec la femme de George, et elle ont mis au point leur jeu de la vérité, ou notre petite Henriette, à taper par deux fois les yeux de ce salop, et sa femme le nez, emportant ses vêtements. Maintenant vous savez tout. Henriette nous à fait une crise de nerfs, vous estes content ?

– Nous ne savions pas.

– Et vous marcher en croyant ce que votre roi à dit ? Quel âge avez-vous ? Vingt-cinq ? Trente ans ? La plus vieille de ses filles n'a pas vingt ans, mais plus intelligente que vous trois ensemble. Excusez-moi, mais ils sont déjà punis par leur connerie. Pour ma part, laissez-les courir, ils se sont ridiculisés, ils sont trop cons. Henriette, ne te fait pas de soucis, tu en trouveras un autre bien meilleur, crois-moi, tu as le temps.

Les filles les ont virés sur le trottoir, avec leurs vêtements, et l'affaire fut close, Momo et moi, sommes rentrés et nous n'avons plus parlé de ce problème.

L'apprentissage continue.

Papa Marius était plus que content de moi, le travail que j'avais fourni perdants son hospitalisation, l'avais surpris, mon Organisation, ma manière de donner des ordres de discuter avec les clients et le personnel, la réception de la marchandise, la gestion de la caisse et enfin la distribution des salaires avait fait de moi, aux yeux de tous le monde vraiment le petit patron, le Patron Poupon. Les clients, les fournisseurs me réclamaient.

Je fus affecté pour commencer avec Gilbert, préparation les viandes et les sauces, on commence par les sauces, il faut bien que je me les note, Suzanne, se débrouille toujours pour venir me tâter les fesses, heureusement, personne n'y voie du mal, elle est comme ça, très gentille. Je dois également sortir pour les steaks au poivre flambé, sauce chasseur, qu'il faut préparer devant le client. Gilbert est enchanté de mon travail, il n'a besoin de me montrer qu'une fois et je sais faire. Le vendredi, il s'est posté au contrôle avec Philippe, et m'a laissé faire entièrement seul, toute la journée, un jour d'abondance du client en plus. Après un moment de panique j'ai trouvé mon roulement, penser et agir en avance, penser à ma Monique qui arrive bientôt ! son corps, ses seins, son trésor, sa bouche, étaient continuellement devant mes yeux, je voyais ses lèvres prendre mon gland dans sa....

– Steak au poivre, bleu, flambé table terrasse quatorze. Et merde, les lèvres sensuelles de Monique ont disparu, laissant à sa place mon fourneau roulant, direction Table quatorze. Il était maintenant treize heures trente, les commandes se faisaient plus rare, mes rêveries plus longues. J'ai même eu une apparition, que je tenais Monique par ses fesses nue, prêt à l'embrasser

– Poupon, tu m'embrasses oui ou non. Comme pour être bien sûr que je ne rêvais pas, je passais de nouveau mes mains sur ses fesses, pour m'apercevoir qu'elle tenait sa culotte dans la main. Je l'embrassais fougueusement, cela faisait presque six heures qu'elle était partie pour l'UNI. Un temps abominablement long pour moi.

– As-tu déjà mangé ?

– Oui, avec ta mère, comme tous les jours de la semaine, elle est très gentille ta maman

– je n'ai pas encore mangé, tu viens avec moi ?

– Bien sur.

Dans la salle maintenant presque vide, mon père est assis à table, un verre de vin devant lui avec Marius, qui lui conte des tas de trucks. Je l'embrasse et nous nous asseyons sur la terrasse, profitant du soleil de l'automne. Je fais s'asseoir Monique en face de moi, je ne voulais pas que l'on puisse voir son petit mont d'amour. Bien que la terrasse fut vide, un homme demanda à s'asseoir à notre table

– Puis-je m'asseoir à votre table ? Je le regarde, il y avait tant de place libre, je ne savais quoi penser. Il continue, vous ne me reconnaissez-pas ?

– Si maintenant, lui dis-je, vous êtes le vengeur ! Je vous en pris, essayez-vous

– Je viens de passer, et je vous aie reconnu, je voulais m'excuser, pour l'autre soir, et vous dire merci.

– Vous avez parlé avec votre patron, monsieur le justicier ?

– Oui, vous aviez raison. Je vois que vous n'avez pas encore mangé, je vous invite pour l'apéritif ? Que buvez-vous ?

- Martini rouge
- votre amie ?
- Également.
- Je passe les commandes dit-il.
- Oui, nous l’avons questionné et il nous a dit la vérité, mais ne voulait en démordre, qu’il était dans son droit, que ce que les filles on fait n’était pas correcte, pour ma part, j’ai rompu notre amitié, après qu’il m’est critiqué sur mon agissement et ma façon de voir les choses. Nous nous sommes engueulés.
- Vous estes marié ? Vous portez une alliance.
- Non, c’est une bague de ferraille, comme cela les filles me foute la paix. Je ne peux pas me permettre avec mon salaire de chauffeur de taxi, d’avoir une amie. Monique voyant que la discussion se prolongeait, vin s’asseoir à mon côté, se blottissant contre moi, avait ses mains dans mon pantalon de travail, ce qui allait très bien, muni d’un élastique, lui laissait tout loisir de faire circuler ses mains. Mon père voulait partir, et vin nous embrasser, il fut surpris de rencontrer à notre table ce garçon.
- Tien André, tu connais mon fils ?
- Vaguement, je ne savais pas qu’il était ton fis,
- Bon je me sauve, à un de ses jours.
- Dis-moi, c’est ton père ?
- Alors tu es Maurice le cuistot. Monique c’est redressé, visiblement intéressée, sans lâcher ce qu’elle tenait dans la main.
- Comment le sais-tu ?
- Et bien comme chauffeur de taxi, je suis très souvent chez la Janette, et il raconte à qui veut l’entendre, que tu es le patron du restaurant Marius, Monique a serré sa main, et, nous sourions en nous regardant.
- Toi tu t’appelles André ?
- Oui.
- Non, ce n’est pas tout à fait juste, le patron est tombé malade, et il a passé quatre jours à l’hôpital, je me suis occupé des commandes, des livraisons, de l’ouverture et de la fermeture avec Monique, c’est nous deux qui réglions la caisse du soir. Je me suis intéressé aux clients, qui m’ont appelé « le petit patron », et le personnel « le Patron poupon ». C’est tout, le plus comique, je me suis engueulé avec lui cette semaine.
- Quand êtes-vous libre tous les deux ? J’aimerais vous inviter à manger chez Janette.
- Samedi si tu le veux, nous sommes libres.
- Dix-huit heures ?
- D’accord dis-Je, il se levait déjà, Monique me signale sa joie en marquant quelques vas-et vient de sa main, qui me font me redresser.
- À demain donc, je dois encore travailler, et disparu.
- Dis-moi Momo, tu ne vas pas me faire jouir sur la terrasse non ?
- Ça, c’est une idée dit-elle, mais j’aime mieux dans notre lit. Elle me tire maintenant dans notre chambre après avoir laissé mon couvert à la plonge.
- Poupon, Philippe à dit, tu n’as pas besoin de venir ce soir, il travaille seul. Il dit tu as bien travaillé, et papa aussi.
- Ça c’est bien, je pourrais dormir plus longtemps.
- Poupon, c’est faut, on pourra faire l’amour plus longtemps, c’est le plus relevant.

Nous sommes entré dans notre chambre, mon pantalon et mon slip était déjà au sol, mon t-shirt, je ne sais pas quand le l'ai perdu, par contre, je sais pertinemment que j'ai mis moins de cinq minutes pour embrasser Monique complètement nu, ses deux petites fesses bien rondes dans mes mains, ses jambes nouées autour de ma taille. Elle m'a fait perdre l'équilibre, je suis tombé sur elle, alors qu'elle avait passé ses jambes autour de mon cou.

Je dois avouer, elle est très souple. Je pouvais me rendre compte que sa fente s'était très agrandie et que sa cyprine coulait à flot. Nous n'avions pas besoin de préliminaire. J'approchais donc mon gland, doucement près de son ancre, et d'un mouvement de son bassin, avalât mon membre, d'un seul coup, jusqu'au plus profond de son étui, dans un profond soupir ! de jouissance, de plaisir, de joie. Je sentis cette chaleur autour de mon membre, le massage, de mon gland, de ma verge raide comme un pieux, je ne bougeais plus pour apprécier ce moment. Ce qui n'était pas pour plaire à Momo qui commença à se remuer, et m'obliger à mouvoir ma virilité dans sa gaine de chair brûlante ses mains sur mes fesses m'empêchait de bouger, mais elle se démenait, de mouvement ! Lent, languissant, langoureux, faisant monter la jouissance à une vitesse vertigineuse, ou le point culminant se trouvait dans le cosmos, me laissant déjà apercevoir ! les étoiles, les tremblements de Momo, ses contractions, ses vagues qui s'agitaient sur son ventre.

Cette position ne nous permettait pas de nous embrasser, mais nous bavions d'envie. Elle pouvait prendre mes testicules dans ses mains, les massait délicatement, nous n'entendions que de fort soupir, râle qui s'échappait de ma bouche, ainsi que des petits cris de plus en plus fort, au rythme de sa respiration. Nos mouvements devenaient incohérents. Ses jambes ont tout à coup glissé, mon corps est tombé sur sa poitrine, je me suis mis ! À la mordre, à la titiller, à la lécher. Je me mis, à coulisser, enfoncer, pénétrer, insinuer mon pénis dans ses ! Chair, sa pulpe, son corps. Nos deux corps états ! Rempli, bondé, plein, comblé la jouissance prête à exploser dans nos ventres. Enfin l'ouragan tant attendu c'est déchaîné, dans nos entrailles ! ont explosés, hoqueté, tressauté. Apportant avec lui ! Le plaisir, le délice la volupté la douceur le bien être de nos deux corps enlacés. Nous sommes toujours restés très longtemps embrasser, l'un dans l'autre après l'acte, nous jouissions ensemble, très souvent en nous endormant.

Nous savions maintenant ce que nous devions faire, ce que nous aimions ou pas, nous savions lorsque nous étions prêts ou pas.

Bien mouillé, c'est déjà gagné

Le lendemain, samedi, comme convenu, nous nous rendîmes à notre rendez-vous chez Janette. André nous attendait déjà, s'excusa pour le restaurant, mais c'est tout ce qu'il pouvait s'offrir, sa paye de chauffeur de taxi ne lui permettait pas plus. Elle ne me reconnut pas tout à fait, me confondant toujours avec mon frère Serge.

Je n'aimais pas cette femme, ou beaucoup d'homme et de chauffeur de taxis montait avec elle dans sa chambre, pour faire quelques réparations, avec leur seul et inséparable outil, je crois, sans me tromper que tous ses clients son monté une fois chez elle.

Chez Janette, ce n'était pas un restaurant, plutôt un bistrot, ou les chauffeurs de taxi prenaient un repas bon marché. Ce n'étaient pas des plats bien cuisiné, mais copieux.

Elle m'a bien reconnu, et m'appela tout de suite le petit patron de chez Marius. Je n'avais pas envie de me justifier devant ses soûlards. Nous avons bien ri, de toutes les anecdotes que nous raconta André, histoire vrai. Il nous confirma les dires sur Janette, que quelques fois ils faisaient queue devant son comptoir, pour planter leur queue. C'est là que je découvris que ce métier de chauffeur de taxi, était pour fainéant. Nous lui avons promis de nous rencontrer de nouveau nous sommes rendu doucement voir le groupe de la martinière, qui étaient bien visités, Mireille était de retour et Henriette vin nous dire bonjour.

Dans un coin de la piste, deux jeunes se démêlaient, rentré sa verge dans le derrière de sa compagne. Monique les regardait faire, la fille des douleurs plein les yeux mais qui voulait qu'il continue, en larme et pleine de sueur. Henriette pose sa main sur l'épaule de Monique.

- Tu veux essayer ? Demande Henriette, je te montre comment vous devez faire, comme ils font, ses deux là, c'est douloureux.
- Ça fait mal demande ? Momo.
- Oui, un peu, mais tu oublies vite tes douleurs pour l'extase. Si tu l'as fait plusieurs fois, tu n'as absolument plus de douleurs du tout.
- Tu le fais souvent ?
- Oui, très souvent,
- Poupon, tu veux essayer
- C'est toi qui vas avoir des douleurs ma chérie, je ne suis pas pour. Cela va te faire mal.
- On peut essayer, si ça fait trop mal on arrête tout. Et si on réussit à le faire, nous ne serons vraiment plus des puceaux. Je veux essayer.
- Je m'en fous d'être ou ne pas être un puceau, cela me plaît comme nous faisons
- Tu veux vraiment le faire ? Pucelle
- Oui, Poupon, tu fais attention, je veux essayer.
- Viens dans ce coin dit Henriette. Tu dois d'abord bien mouiller, tu vas récupérer ta cyprine pour faire glisser sa trique, il faut qu'il soit bien raide, et faire attention que son truck ne se plie pas, mais je vais t'aider si tu le veux, j'aime beaucoup. Je vais le prendre dans ma bouche pendant qu'il te fera jouir dans ta petite fente. Puceau, dit Henriette, tu dois commencer, elle reste pour l'instant passive, nous faisons le travail. Pucelle couche-toi à plat-ventre, et remonte un peu ton bas-ventre, que Puceau puisse atteindre ton entre-jambe.

Puceau, vas-y, tu dois presque la faire jouir, tu vois sa cyprine arrive, il t'en faut plus que ça, encore plus, nous devons mouiller son postérieur, et ton pénis.

Henriette lui prit sa verge entre ses lèvres, prenait du plaisir à voir cette pique ! grandir, grossir, se durcir, dans sa bouche elle roulait mon gland entre ses lèvres avec amour, le piquait de sa langue pendant que je cherchais à exciter le clitoris de Monique qui se dandinait déjà. Elle caressait cette petite fleur, enfonçant prudemment son doigt mouillé, de plus en plus profond. Monique râlait de volupté. Henriette rassemblait sa cyprine pour en mouiller ce petit orifice et la faisait glisser à l'intérieur, l'ouvrant avec ses doigts en tirant sur les côtés et en laissant couler le liquide à l'intérieur. Cette ouverture me paraissait très petite, trop petite pour mon vérin, mais Henriette disait : ça va-y allé, et ça va tous entré, elle va Jouir comme jamais. Henriette me caressait les fesses, cherchait en premier lieu à me faire plaisir. Elle se concentra maintenant sur Monique qui perdait beaucoup de liquide.

Henriette pris ma place dans le vagin de Monique, qui les yeux fermés attendait la suite, crispé sur mon poignet. Elle mouillait le derrière de Monique de la main, mon phallus qu'elle gardait en érection, l'introduisit dans le petit trésor de Monique, me fit faire quelque mouvement sous les gémissements de Momo. Henriette inséra deux doigts, qu'elle mit en mouvement, puis trois. Monique se contractait.

– Détends-toi Pucelle, on va commencer.

Henriette après s'être assuré que ma verge était assez raide et bien mouillée, mit mon Gland sur cet orifice encore fermé, rajouta encore de la cyprine avant de pousser mon gland d'une main ferme sur la porte, qu'elle ouvrait de l'autre main avec ses doigts, léchant la petite rose de Monique et mon gland avec sa langue, et revenait chercher du lubrifiant dans son antre.

Monique avait des douleurs, bien que le gland ne puisse pas encore entrer, mais la pression contre ses muscles, faisait un peu mal.

– Momo, as-tu mal ? Demande-je

– un peu dit-elle

– je dois arrêter Momo, je dois arrêter.

– Non, non ça va, continue, continue. Je te dirais stop.

Un petit remue-ménage secouait déjà son ventre, elle trouvait des sensations qu'elle ne connaissait pas, ce qui la rendit malgré ses petites douleurs, curieuse, elle voulait aller encore plus loin, que va-t-il se passer. Henriette et moi, étions très occupés avec mon phallus, faire entrer mon grand n'était pas chose facile, je sentais les crispations de douleurs de Monique, Mais Henriette me faisait pousser, et encore pousser. Elle était obligée de faire durcir mon pénis, pour l'empêcher de plier. Puis d'un seul coup, mon gland franchit la porte dans un cri de Momo, les larmes aux yeux

– Poupon, tu m'as fait mal.

– On arrête lui dis-je, nous n'allons pas plus loin, on arrête tout

– Non, non, j'ai des drôles de chose dans mon ventre, c'est bon, c'est plus fort que la douleur. Poupon, continu, continu, c'est bon.

À contrecœur, je continue, Henriette apporte de la cyprine, et je continue à pousser, Henriette me mouillant très souvent avec sa langue, me caressant ! les fesses, mon pieux, mes testicules, augmentant mon érection. Tout le corps de Monique dansait de plaisir.

– Poupon, pousse, pousse, je sens que ça rentre, j'ai des tas de papillons dans le ventre, plus fort que la douleur, c'est bon, poupon pousse

– je t'avais prévenue pucelle, dit Henriette, et continue de m'exciter, avec sa langue, et ses doigts.

Même moi, je m'apercevais d'une autre forme de jouissance dans mon ventre, que l'effort que je donnais pour enfoncer mon pieux, se répercutait, dans ma jouissance. Monique se débattait, dans son orgasme, j'avais enfoncé sa poitrine dans mes mains et je poussais toujours, aider par Henriette.

Monique pleurait de douleurs et de plaisir à la fois, ne voulait à aucun prix stopper. Ne pouvant pas se retourner, elle tapait sur sa couche.

Henriette est venue l'embrasser, avec fougue, elles s'embrassaient, se léchait, mon pieu avait presque atteint son apogée, mes testicules contre ses fesses

– Poupon, pousse, pousse mon cœur, c'est bon, continue

– Momo, je ne peux plus, je suis au bout.

Elle passait ses doigts dans son fourreau, je pouvais les sentir contre mon sexe contre cette petite cloison j'ai même cru qu'il se rencontrait. Nous sommes restés un moment immobile, puis je commençais un langoureux va et vient. C'était le comble pour elle, elle criait de plaisir, sa couche inondée de sa cyprine que venait prendre Henriette dans sa bouche, et le lui glisser entre ses lèvres. Je sentais mon éjaculation proche, je ne pouvais plus contrôler Monique qui se débattait toujours, Henriette toujours une main occupée de me masser mes testicules, les titillait, une main tenant le petit sein de Monique, l'autre plongé dans le trésor d'Henriette, je la faisais vibrer elle aussi de bonheur. Puis brutalement, dans un râle de plaisir, et dans un cri de bonheur, sans nous avertir, Monique éjacula une quantité de liquide incroyable, que je n'avais jamais vu chez elle. Henriette se termina seul, avec ses doigts, à cheval sur mon dos, m'aspergeant de son liquide. Nous sommes restés bien quinze minutes sans bouger, seule Henriette nous caressait à tour de rôle. Enfin séparé, Henriette se colla sur Monique.

– Monique, j'aimerais que ton homme me fasse l'amour, une fois, rien qu'une fois, j'aimerais qu'il me prenne. Je te le jure, sans suite.

– Poupon ? Me demande-t-elle. Je suis surpris de cette demande, mais j'aime beaucoup cette petite Henriette, pourquoi pas.

– Puceau, tu es d'accord ?

– Maintenant ?

– Oui.

– D'accord.

– Maintenant, Je vais pouvoir vous dire quelque chose, vous garderez le secret.

Premièrement, ma famille quitte Lyon la semaine prochaine, et moi avec, pour ne jamais plus revenir. Deuxièmement, c'est ça le secret, je suis pucelle.

– quoi ? Nous exclamons-nous ensemble

– Chut, pas si fort, je ne veux pas qu'on le sache. Oui, cela paraît comique, je me fais prendre par-derrière, j'adore, je prends les garçons dans ma bouche, leur prend leur sperme que j'aime bien, et jamais par-devant, Jusqu'à aujourd'hui, j'avais toujours refusé, et après je le refuserais encore.

– Pourquoi Poupon ?

– Regarde tous ses garçons, pas un ne peut égaler ton Poupon, dit-elle quelques larmes dans les yeux.

– C'est vrai, je les trouve bêtes ses garçons, n'as-tu pas peur de me froisser, ou que je dise non ?

– Si, mais je crois que tu es la seule fille qui peut me comprendre, Pucelle, je pense que tu as confiance en moi. Je suis sûr que tu m'as comprise toi.

– Poupon, me dit-elle, fais-le si tu as envie, je t'aime, je sais que je peux te faire confiance, et je sais, pourquoi elle veut que ce soit toi. Elle m'embrasse. Maurice, je t'aime à la folie, je vais au bar, vous me rejoignez.

Monique s'était-elle à peine éloigné, qu'Henriette se jeta presque sur moi, réanimer, ce qui c'était endormit. En fait, ma puissante verge. Elle me donna sa petite fente vierge, déjà bien mouillée à ma bouche, me prenant mon gland entre ses lèvres, le faisant tourner avec ses coups de langue, jusqu'à ce qu'il atteigne une bonne consistance pour la pénétration.

– Puceau, ne va pas trop vite, ne me fait pas mal, c'est vraiment la première fois, j'ai peur.

Je fis la pénétration de mon gland très lentement, très prudemment. La première résistance arriva, elle crispât ses mains sur mes fesses. Je continuais lentement, et je fus obligé de donner un petit coup de rein, ce qui lui fait pousser un petit cri, l'hymen est percé, elle presse mes fesses contre elle pour accélérer la pénétration, je fus tout de suite au fond de son petit manteau brûlant, elle pleurait. Puis doucement je la fis monter au septième ciel. Elle se tortilla dans mes bras, évitait maintenant de m'embrasser, et dès qu'elle eut atteints sa jouissance, que jus éjaculé mon sperme dans son fourreau, sans plus attendre, se détachât de moi. Oui, j'ai éjaculé, très fort et abondamment, mais je n'ai pas eu de réel plaisir, il me manquait ma Monique, ce corps que j'aime le plus au monde.

Après ma mission, je demandais à Henriette de me suivre au bar.

– Henriette, tu arrives ? Elle m'embrassa sur la bouche, et répondit

– Va, je te suis. Monique me demande ou est-elle ?

– Elle m'a dit, j'arrive. Tu sais, elle était vraiment pucelle.

– Poupon, elle ne viendra pas, tu sais pourquoi tu devais la dépuceler ?

– Pourquoi ?

– Poupon, tu n'as pas vu, elle t'aime. Elle est amoureuse de toi, je l'ai vu dans ses yeux tout de suite. J'aime cette fille, c'est pour cela que j'ai dit oui, et surtout parce que je peux compter sur toi. Je crains même qu'elle veuille autre chose, mais nous le sauront certainement jamais.

Henriette, après mon départ se mit à pleurer, se rhabillât et disparut, nous ne l'avons plus jamais revue. Oui elle avait espéré autre chose. Henriette savait qu'elle pourrait, avec un peu de chance... toujours ait-il que neuf mois plus tard, elle était comblée, elle accouchât, et mis un joli poupon au monde, qu'elle nomma Maurice, elle ne sait jamais marier, mais personne ne sut la vérité.

– Poupon, j'ai aimé cette expérience, mais nous ne le feront plus, je veux, si nous faisons l'amour, le faire avec toi, pas devant toi. Je veux te voir, te toucher, t'embrasser. Vient mon Poupon, nous rentrons. Cela me fait encore mal, tu dois me passer de la crème.

Mais nous ne savions pas quelle pommade utiliser, uniquement contre une inflammation, de quoi ? Ses douleurs elle les a gardées pendant plus de trois jours l'anus enflammé. Nous somme allé à la Guillotière pour acheter, une pommade, contre l'inflammation, on ne nous connaissait pas, le visage caché dans une écharpe. Nous n'avons pas peu fait l'amour pendant une semaine, lui tirant des douleurs aigus. Mais me caressait bien volontiers, me soulageait, le plus souvent qu'elle pouvait, me prenant mon sexe dans sa bouche entre ses seins, chaque jour nous avons fait des essais de pénétration, mais à la moindre douleur, nous avons tout arrêter, j'étais triste de la voir souffrir.

Notre vie reprit, son court routinier, Maman était heureuse de faire de bon repas à Monique, Monique était heureuse de lui montrer ce qu'elle faisait en classe, elles étaient heureuses de pouvoir parler de moi, ou Monique appris mes problèmes d'enfance. Maman lui dit qu'il était temps enfin que j'ai un peu de chance Monique se souvint de ce que serge avait déjà dit. Elle faisait également bon ménage avec mon père, lorsqu'il était au repas de Midi, et c'est lui qui poussait Monique à revenir le lendemain. Lorsque le père arrivait au restaurant, il demandait Monique en premier. Nos relations étaient devenues excellentes. Serge venait nous rendre visite fréquemment avec Mireille, mais Papa comme Maman préférait Monique, sa façon d'agir, son comportement, son sourire. Mireille était beaucoup plus directe, un tantinet plus agressive, répondait du tac au tac quelques fois sans réfléchir. Elle était quand même douce et gentille, prévenante et aimante. Elle passait très bien avec serge.

Avec la prise sous tutelle de serge, par Monique, il réussit à vendre quelques tableaux, ce qui lui donnât du courage pour continuer. Chaque semaine nous rendions visite aux filles, et regardions ces parties qui se déroulaient, échange de garçon, faire l'amour à trois ou à quatre, ce n'était pas pour nous, mais faisait mouiller fortement Monique, laissant mon pieux se raidir dans mon pantalon, et si l'occasion se présentait, Monique se faisait un plaisir de me soulager sous une table

– Poupon, je reconnais que pour une action comme celle-ci, ton short serait bien pratique

– tu vois ! Toujours avec tes costumes et pantalons

– Dehors nous avons 12 degrés, tu veux me dire que tu vas te promener en short gros malin

Pour avoir raison, elle avait raison. Nous venions chaque semaine, mais nous ne participions pas, ou plus.

Nous somme arriver en décembre, nous avons au restaurant énormément de travail, beaucoup de petite entreprise faisaient des réservations pour fêter avec leurs personnels Noël ou le jour de l'an. Pratiquement toutes ses fêtes se tenaient avant la nouvelle année.

Par contre, je me réjouissais, j'aurais mes vacances d'apprenti, qui commenceront le 22 décembre nous partons tous les deux quinze jours en train à Courchevel sport d'hivers. Elle a tenu à m'acheter, les vêtements, chaud pour le skie et pour le patinage, je la laisse faire, pour deux raisons bien simple. La première, je ne m'y connais rien, la seconde, elle me pique ma paye d'apprentie, donne d'office, mille francs à ma mère et me donne mon argent de poche. Maman à refuser, sous prétexte que mon salaire d'apprentis n'était pas suffisant. Seulement ce n'est ne pas connaître, ma Monique, qui lui as démontré que j'avais encore trop, ce qui en plus était vrai, mon salaire de mille cinq cents, mille enlevés, reste cinq cents qu'elle m'enlève, et me donne deux cents ou deux cent cinquante par semaine. En plus, comme nous somme toujours ensemble, c'est elle qui paye les frais, et très souvent lorsque mes vêtements vont au lavage me pique dans mes poches ce qui reste. En fait, je n'ai pas besoin d'argent de poche. Mais lorsque j'invite quelqu'un, me fait payer ou me donne l'argent pour cela. Elle m'a pris une assurance complémentaire pour maladie, une retraite supplémentaire, assurance pour le ski. Et je ne sais pas quoi encore, j'aie été obligé de signer des tas de trucs.

Avant les vacances de Noël, nous nous rendons une dernière fois cette année dans une partie organisée par les filles.

Elles ont organisé un jeu, les yeux bandés, reconnaître sa partenaire avec sa bouche, seuls les parties génitales sont autorisées. Uniquement les doigts et la bouche.

Si elle croyait avoir reconnu leur partenaire, elle devait le faire éjaculer dans leur bouche. Si elle s'était trompée, elle sera punie, pénétrée par des garçons, pendant une heure minimum l'un après l'autre ou ensemble, la sodomie est autorisée, même si la fille ne le désirait pas, les garçons

ont tous les droits. Si elle ne s'est pas trompée, elle pourra se faire pénétrer à sa façon, devant tout le monde. Une seule à gagner, sur 20, mais la réaction de ses filles qui très souvent se débattaient, cherchant à fuir pour la forme, elle savait qu'elle n'avait aucune chance, portait tous les invités au rire, la fille à quatre patte, deux sexes dans la bouche, un dans le derrière et enfin un dans le vagin, Monique mouillait, je vérifiais continuellement, cela était pour moi facile, vu que sa culotte se trouvait dans ma poche.

Très souvent, les garçons portaient la fille à deux, un lui écartant les jambes pour la pénétrer, se relayant chacun à leur tour, pendant plus d'une heure, la pauvre fille. La sodomie se faisant sans respect en douleur pour la fille.

Elle riait bien au départ, réagissait, hoquetait, prenait visiblement du plaisir, mais après un temps, le sourire disparaissait, la jouissance disparaissait, faisant place, à une grimace de douleur, n'ayant plus la force de se défendre, la tête se balançait d'avant en arrière au rythme des coups de butoir, elle bavait, subissant sans pouvoir même réagir ou prendre du plaisir de ce que les garçons lui faisait faire.

Au bout d'une heure, Ils la laissaient tomber sur le sol presque sans vie. Une quinzaine de filles était étendu sur la piste, inerte sur le sol, le visage convulsé, les yeux agars. Tremblantes recroquevillées sur elle-même. Si tu lui tendais la main, n'avais pas la force de la prendre, sans compter les traumatismes qui en résultait Elle restait après cela, longtemps allongé sur le sol étant dans l'impossibilité de se mouvoir, d'aller jusqu'au bar pour aller se désaltérer, et personne ne pensait à les aider, bien au contraire.

les garçons et le reste des filles faisait un cercle autour des victimes riant de ses filles abusées c'est tous juste s'il ne donnait pas encore un coup de pied pour les faire bouger. Le pire, sachant ce qu'il leur arriverait, était d'accord pour le faire, du masochisme fini. Nous savions qu'elle organisait cela, mais nous ne l'avions jamais vu.

– Poupon, Henriette avait eu raison, ils sont trop bêtes, trop méchant, pas un arrivent à la hauteur de ton genou. Tu sais maintenant pourquoi je t'aime.

De l'école des beaux arts, Monique s'est fait quelques amies, en peu de temps d'ailleurs. Par contre leur conversation revient très souvent sur le sexe. Monique ce vendredi, ne mange pas avec maman, rentre la plupart du temps directement. Aujourd'hui, elle se rend dans un café, pour boire une orangeade avec Marguerite. La discussion se porte sur les garçons et les filles, sur le sexe.

– Dis-moi Monique, tu as déjà fait l'amour avec une fille ?

– Oui, mais je n'aime pas.

– C'est pourtant vachement bon, quand elle te passe la langue...

– Mon homme en fait autant,

– Quand elle te prend tes seins dans sa bouche, qu'elle te roule tes mamelons sur ses lèvres.

– Mon homme en fait autant et même plus, il peut me faire jouir avec son gland, je peux le lui prendre dans ma bouche, le faire éjaculer comme je le veux et comme il le veut, j'aime mieux avec lui. Nous avons fait l'amour, mon homme et moi avec une Amie, mais elle ne reçoit que les restes. Elle peut recevoir la main de mon homme si je ne m'en sers pas, ma main s'il ne s'en sert pas, sa bouche si je ne l'embrasse pas ou ma bouche si elle est libre, mais jamais de pénétration, ça, c'est à moi, lui, il est à moi, comme je suis à lui. Ça, c'est notre amour.

– Tu es plutôt égoïste non ?

– Pas égoïste, exclusif.

– Lorsqu'elle enfonce ses doigts dans ton vagin mouillé, qu'elle te fait lécher ses doigts.

– Lorsqu’il enfonce ses doigts, me fait mouiller et me donne ma cyprine avec sa bouche, ses doigts et son pénis.

– Lorsque chacune prend le sexe de l’autre dans sa bouche.

– Lorsque nous mélangeons ma cyprine et son sperme dans nos bouches, lorsque je sens son sexe entre mes fesses ou contre mon pubis, lorsqu’il frotte son pénis entre mes seins durs, ou qu’il trouve mon clitoris et le met en feu. C’est MON homme, je suis SA femme.

L’expérience, nous l’avons faite, je ne la referais pas. Il y a des choses que l’on ne partage pas.

– Qu’est-ce qui est mal avec une fille ?

– Je ne dis pas que c’est mal, mais fais-lui un gosse. Bien sur tu peux adopter, mais Les chromosomes de qui ? Moi, je suis sur, ce sera tout de nous deux, de notre union, c’est la nature qui le veut ainsi. J’ai trouvé un homme qui m’a plus. Je l’ai pris et je le garde, je l’aime, je comble notre amour avec le coït, nous somme comblé. En lui, tout m’appartient comme en moi tout lui appartient, sa salive, sa sueur, son sperme m’appartient, ma sueur, ma salive et ma cyprine lui appartient, je n’en dispose pas, nous mettons tout en commun. Je mouille seulement en y pensant. Viens, on fait le chemin ensemble, j’ai hâte de le retrouver, il me manque. Tu vois, lorsque je travaille dans ma chambre, il faut qu’il soit la, je le veux nu devant moi, je peux le regarder à tout moment, le toucher. Il est continuellement devant mes yeux, même en classe, lorsqu’il dort, je l’ai dans mes bras, je suis dans les siens

– Tu es vraiment amoureuse va ?

– Oui, même plus que cela. Tu m’as excité, maintenant Je mouille vraiment, il doit en profiter À lundi Marguerite.

Gavroche,

Ne ramasse pas les douilles, mais des sous.

Après avoir quitté Marguerite, Monique voulut entrer par la terrasse, elle voulait vraiment faire l'amour avec Poupon, mais un petit bonhomme d'environ cinq ans qui sortait en courant la bousculât. Elle lui prend le poignet.

- Na, petit monsieur, ou vas-tu aussi vite ?
- Je me sauve. Et je ne suis pas un monsieur, je suis un enfant.
- Tu te sauves de devant qui ?
- Du grand monsieur là-bas.
- Que lui as-tu fait au monsieur. Il ouvre sa main, 2 francs.
- Ils étaient sur la table, je les ai pris.
- Ce n'est pas bien ça.
- Maman à dit je dois ramener tous plein de sous, autrement je reçois une fessée.
- Assieds-toi la, lui montre la chaise
- je peux pas.
- Pourquoi ?
- Regarde. Il se retourne, baisse son pantalon pour lui montrer son derrière qui n'est plus qu'une plaie sanglante.
- Qui t'as fait ça ?
- Maman, elle dit pas assez de sous, c'est la fessée avec la boucle de la ceinture. Monique n'en croyait pas ses yeux, qu'une mère puisse faire cela à son enfant, incroyable
- Comment tu t'appelles ?
- Franc, Mais maman elle dit je suis Gavroche, il apportait les cartouches, je dois apporte beaucoup de sous. Qu'est-ce que c'est les cartouches ?
- Je t'expliquerai plus tard. Où est ton papa ?
- Je n'en ai pas.
- Où habites-tu ?
- Là-bas, je te montrerai, mais si je n'ai pas de sous je n'y vais pas, ça fait trop mal.
- Tu sais pas ce que l'on va faire tous les deux ?
- Non.
- Tu me donnes d'abord les sous que tu as pris et... il donne l'argent en soupirant.
- Bon, dit le gamin, je reçois ma raclée.
- Tu n'auras pas droit à ta raclée, on va rendre l'argent au monsieur, ensuite tu vas manger.
- Dans une assiette ?
- Oui.
- Une vraie assiette ?
- Bien sur. Tu as faim ?
- Oui.
- Allez vient et Monique l'entraîne dans la cuisine
- dit mademoiselle, je vais vraiment manger ?

– Je m'appelle Monique. Bien sur, tu vas manger, ensuite c'est moi qui vais te manger. Monique demande un petit repas pour le même, et Mandrine s'occupe de lui, le fait manger sur la table des salades, debout, il ne peut pas s'asseoir. Pendant ce temps, elle va se changer, et me ramène avec elle.

– Gavroche, voici mon homme, c'est Poupon

– c'est toi le patron ?

– Bien sûre que non. Tu as bien mangé au moins ?

– Oui, elle est gentille Mandrine, elle m'a donné une glace.

– Gavroche, nous allons voir le docteur, ensuite ta maman

– pour que je prenne une raclée, je n'ai pas de sous.

– Tu ne recevras pas de raclée, je te le promets.

Gavroche, Monique et moi, nous nous sommes rendu au dispensaire, le docteur venait de finir son dernier patient. Il voulait nous dire de revenir lundi, mais en voyant notre Gavroche, nous fit entrer dans son bureau.

– Gavroche dit Monique, montre tes fesses. Gavroche baisse son pantalon, montre ses fesses au docteur. Le docteur nous demande encore

– pouvez-vous le dévêtir complètement ? Gavroche se retrouve nu debout sur le tabouret, le dos, le ventre, les épaules pleines d'hématomes.

– C'est votre fils ? demande le docteur.

– Non, je l'ai pris en train de voler le pourboire des garçons.

– Mademoiselle, vous avez très bien fait de l'amener, je téléphone au service social et à la police, Il passa une crème sur les fesses de Gavroche couvrez-le de cette serviette, et attendez dans la salle d'attente. Il n'y avait plus personne, nous regardions la télé, Gavroche entre les jambes de Monique, le dos contre son ventre, les bras de Monique, le tenait contre elle. Nous fûmes obligés d'attendre presque une heure, l'arriver de la police, et encore un bon quart d'heure pour le service social. Ils nous expliquèrent que, vu les blessures de l'enfant, il ne pourrait pas retourner avec sa mère, qu'elle serait arrêté sur le chant.

– Il y a encore quelques petits problèmes, Il vous faudra le garder pour cette fin de semaine au moins.

– que veut dire au moins demande Monique.

– Nous avons vacances administrative, ce qui veut dire que nous ne pourrons pas nous occuper du petit Franc avant début février. Serez-vous prêt à le prendre en charge avec vous, pendant ce temps, vous toucherez une indemnité pour cela. Monique me prend à part.

– On le prend ?, il est mignon ce gamin

– Pourquoi pas ? Que vont dire tes parents ?

– Ils diront oui.

– Bien madame, je suis d'accord à une condition. Vous me faites une procuration complète pour l'enfant, et une autorisation de le faire voyager sans restriction dans toute la France.

– Dans toutes la France ?

– Oui, nous voulons nous rendre à Paris, à Vienne, St-Laurent du pape en Ardèche, à Digne, à st-Gervais faire du ski et je ne sais pas encore, je ne veux pas qu'il soit un handicap pour nous, je veux pouvoir l'emmener ou nous allons.

– Voici mademoiselle Grandjean votre autorisation, et le médecin vous fait la feuille de soin. Maintenant, nous avons besoin de l'adresse du gamin.

– Je l'habille et on y va, je...

– Vous ne le rhabiliez pas avec ses vêtements avant de les avoir lavé. Dit le médecin, ils ne sont pas sales, mais dégueulasse. J’ai donc pris ma veste, le médecin 2 serviettes de toilette, bien emmitouflé il nous conduit place croix-paquet, dans une cave. Part-contre, descendre rejoindre sa mère fut impossible, il s’accrochait à moi criait et pleurait tous ce qu’il pouvait.
– Non criait-il, je n’ai pas de sous, elle va me donner une raclée, non je ne veux pas.

La pauvre femme était pratiquement devenue folle, et la police la transférât à l’hôpital.

Gavroche nous restât sur les bras. Le docteur repassera le mercredi pour contrôler. Pour notre petit Gavroche, tous les médicaments et autre était gratuit. Nous somme du même pas partit faire des achats de vêtements pour Gavroche, Il devait porter une petite culotte en plastic pour se doucher et pour dormir, le plus souvent possible cul nu, à l’aire. J’étais assis sur le Tabouret, Monique, me caressait le dos. Gavroche vin se planter entre elle et moi, ses mains posées à côté de celle de Monique, et suivait les mouvements qu’elle faisait sur mon dos, la même chose lorsque je caressais Monique.

Maman Hélène avait sorti le vieux lit de bébé de Monique, rose, et la nuit, recouvert d’un drap, il dormait comme un prince, en plus n’était pas obligé de suivre nos ébats amoureux. Au bout d’une semaine, ses plaies étaient presque toute cicatrisées, il ne parlait plus de sa maman, il l’avait certainement oublié. Ou bien il avait peur d’en parler.

Monique avait maintenant ses vacances de Noël, moi aussi, mais je voulais aider, la Maman de Monique, elle était visiblement très fatiguée, peut être même malade.

Ma Monique arrivait encore à peindre, et notre Gavroche lui donna l’idée de faire un tableau de la révolution française, on nous somme tous les trois représentés. Elle a même bien réussi, nous sommes très bien rendus que notre Gavroche était heureux de se reconnaître sur le tableau.

Je fus réveillé ce samedi à six heures, pour faire mes commandes, j’avais encore plus d’une heure de temps je regardais ma Monique, ses jambes écartées, qui dormait je m’aperçus que son trésor s’était ouvert, et que ces petites lèvres, s’ouvrait doucement au rythme de sa respiration, ses petites lèvres s’ouvraient et se fermaient. J’avais maintenant envie dit poser ma langue ou mon gland, mais je ne voulais pas la réveiller. J’y posais donc mon gland qui se durcissait, et qui ouvrait les ailes de ce papillon en grand.

Que c’était beau et doux à la fois, je voulais la réveiller, la prendre, lui lécher, son antre qu’elle m’offrait sans le savoir. Mon sexe s’était raidi, avait doublé de volume et de longueur, j’avais même l’impression que mon pénis devenait de jour en jour plus grand et plus gros. Elle se tourna un peu au moment où mon sabre se posait délicatement sur son trésor, et fit, de ce mouvement entré la tête de mon phallus dans son trésor. Qu’est-ce que je fais maintenant ? Je ne veux pas la réveiller, ou bien si ?

J’ai envie d’elle, mon pic à envie d’elle, que cela me fait mal. Tant pis, je l’embrasse, la tentation est trop forte, et dans ce mouvement, encore endormi elle me serre contre elle, mon gland entre dans son fourreau déjà humide pour arriver au plus profond de son enveloppe.

Elle fut réveillée par cet acte, s’aperçut de ce qui se passe, pris la situation en main, commença à se déhancher pour faire monter le plaisir, sans me lâcher bien au contraire, ses seins frictionnent ma poitrine, mes testicules, frappe contre son fessier, ses pommettes sont devenues rosa, elle m’embrasse le souffle cours, je sens ses muscles se contacter autour de mon bâton, il va bientôt exploser, je pense à notre Gavroche qui dort. Peine perdu, nous avons crié en éjaculant ensemble, nous tombons dans une grande torpeur, seuls les petits soubresauts de Monique sont encore visibles. Gavroche n’a rien entendu, un canon pourrait tirer à coter de lui, il n’entendrait rien. Mais cette nuit, il a crié, il a eu un cauchemar, il tremblait de tout ce petit corps si fragile :

« Non maman, tu me fais mal, je n'ai pas trouvé de sous. Non, ne me bat pas si fort ». je l'ai bercé un peu dans mes bras, puis il s'est calmé, c'est rendormi.

Gavroche était naturellement un problème, mais tous le monde l'a accepté, il savait se faire aimer aussi. Nous préparons la Noël, notre voyage à Paris dans la famille, même Gavroche est content, bien qu'il ne sût pas ce que Noël veut dire, il n'a jamais vécu ce moment, le sapin de Noël, les guirlandes, il aide les garçons dans la brasserie qui font la décoration, il discute avec les clients, leur raconte que je suis son Papa. Le tableau de Monique est venu se pendre bien placé dans la brasserie, et Gavroche tout fière vient chercher les Clients pour leur montrer.

– Regarde, c'est moi la-dessus, c'est Maman Monique qui a fait ça.

Monique peignait toujours ses tableaux nue, me demandait d'être nu, et Gavroche nous voyant dans cette tenue en faisait autant sans demander, à plat ventre sur le tapis pour regarder la télé, s'amuser avec ses jouets, ou regarder ses livres d'images.

Monique avait commencé une série de Tableaux de Gavroche, dans toutes les positions, dans tous ses états ! content, triste, joyeux, en colère, s'extasie, se renfrogne, elle avait disposé ses tabourets, de telle sorte qu'ils se trouvaient à environs deux mètres d'elle et exigeait de moi comme de Gavroche que nous prenions place sans bouger. C'était le moment que notre gavroche choisissait pour regarder un livre d'images, et retrouver le calme. Il savait que tout de suite après, il recevait des baisés. Il adorait les baisés. Assit, nu à même le sol au milieu de la chambre, rassemblait ses jouets, les prenaient dans la main, les regardait les uns après les autres, et les reposaient.

– Gavroche ma puce demande maman Hélène, que veux-tu pour la Noël ? Il réfléchit, avant de répondre.

– Mémé, un gros gâteau avec des cerises. Dit voir mémé, Il vient par la cheminé le papa Noël ?

– Bien sur, tu mettras tes chaussures devant la cheminée, et dans la nuit il t'apporte tes cadeaux. Pas rassuré du tout, il va voir Papa Marius.

– Pépé, c'est vrai, le papa Noël il vient par la cheminée ?

– Bien sur.

– Il faudra nettoyer, mon gâteau va être tout sale.

– Demande à patron Poupon lui dit-il. Et sur le champ, il vient me chercher de la salle.

– Papa, papa, vient voir. Il me tire près de la cheminée. Regarde papa, c'est tout sale.

– Oui, c'est une cheminé.

– Mais le papa Noël, il va salir mon gâteau aux cerises dans la cheminé toute sale.

– Mon chou, il ne vient pas au restaurant le papa Noël, il vient à paris, on lui a dit que nous sommes à paris. Ne te fais pas de souci.

– Papa, tu es bien sur, il va m'apporter un gros gâteau avec des cerises ?

– S'il ne te l'apporte pas, on lui tire les oreilles d'accord ?

– D'accord. Notre Gavroche s'est calmé.

Monique vient de terminer un nouveau tableau, ou Gavroche s'extasie devant le sapin de Noël, et toutes ses guirlandes.

J'ai poussé mon tabouret derrière elle, Gavroche s'est endormi sur le tapis, son livre sur le museau. Je contemple son tableau par-dessus son épaule, mes deux mains sur ses hanches, mon menton sur son épaule. Je remonte lentement mes mains le long de sa taille, dans le creux de ses reins ! elle se redresse, ce crampe, tremble, sursaute. Elle jette sa tête en arrière, passe ses bras dans le dos pour attraper ma virilité, une de mes mains descend sur son petit mont d'amour, mes doigts viennent se cacher dans sa grotte, mon autre main est remonté pour s'accaparer de ses petits seins

ferme et dures, surmonté de ses mamelons menaçant qui pointe, qui me provoque, que je roule entre mes doigts.

Elle a posé ses pinceaux, et fait tourner lentement son tabouret. Face à moi, les mains encore pleine de couleur, il faut qu'elle m'embrasse, jette encore un coup d'œil sur Gavroche toujours endormi sur la moquette. Enfin elle se lance à la découverte de mon corps qu'elle connaît déjà à la perfection, pour me faire frissonner de plaisir. Mon pénis était l'objet de sa convoitise, qu'elle prit aussitôt dans ses mains plaines de peinture multicolore. Elle me frictionna pendant que mes doigts partent à la recherche de sa grotte inondée, et que ma bouche lui prenait ses mamelons pour la faire ! râler de plaisir, se tortiller, se cambrier.

Elle prend alors ma verge et se levant un peu se laisse empaler, en descend son corps lentement, emprisonnant mon burin dans sa grotte brûlante, laissant échapper sa cyprine abondamment. Elle pousse des petits cris de victoire lorsque mon gland atteint le fond de son couloir, je sens ses contractions qui massent voluptueusement mon sexe qui maintenant ne veut plus tenir en place, son corps se déplace de haut en bas, lui arrachant des petits cris toujours plus fort, toujours plus fréquent. Son corps se déplace maintenant sans contrôle, me mord la mouche accroche sa langue à la mienne, ne veut pas crier, nous ses bras autour de mon cou, ses jambes autour de ma taille.

Je sens la jouissance qui nous envahi, tous les deux, elle a le chic pour me préparer, et dans un cri commun à peine étouffé par notre bouche, nous jouissons, en éjaculant fortement, nous basculons sur le lit serré, enchevêtré l'un dans l'autre. Notre cri n'a pas réveillé Gavroche, mais il s'est retourné.

Dès que cela fut possible, je me levai, pour mettre notre galopin dans son lit, avant de continuer nos caresses. Il était tard lorsque nous décidâmes de nous laver et nous coucher.

– Mon Poupon, me murmure-t-elle, nous ne sommes plus des puces

– Tu crois que cela est important ? Pour moi, tu étais ma pucelle, et tu es resté ma pucelle, et tu serras pour toujours ma pucelle, j'aime ma Pucelle.

Nous voilà en direction de Paris rendre visite à la famille pour les fêtes de Noël, nous devons rentrer le lendemain, nous avons réservation de presque toute la Brasserie, Jusqu'au trois janvier, le 5 nous sommes à St Gervais, nous devons encore acheter quelque vêtement d'hiver pour Gavroche

Papa Marius conduit, à côté de lui Maman Hélène, sur ses genoux, Gavroche, il voulait absolument être devant. Derrière, quatre mains baladeuses, deux bouches assoiffées de baiser. Le plus difficile, ne pas gémir, et surtout ne pas crier. Nous nous sommes même endormis sur la banquette, mes deux mains dans le corsage de Monique, que j'avais retiré de son pantalon, pendant que Gavroche le nez contre la vitre était émerveillé. Il n'avait jamais fait de voyage, pas plus qu'il n'était monté en voiture. Ses yeux se fermaient tout seul de fatigue, mais ne voulait pas dormir, regarder le paysage avait quelque chose de féérique.

À Paris il faisait exceptionnellement très froid et nous dûmes acheter une parka supplémentaire ainsi que des chaussettes de laine pour notre Gavroche. Le père Noël lui a apporté une tarte aux cerises, ce qui n'était, pour la Noël pas évident. Notre petit bonhomme s'attachait à nous, il n'était plus possible de nous le prendre, déjà aller faire des courses sans lui était pratiquement impossible.

Courchevel

De retour de Paris, le trois janvier, nous sommes en route par le train au sport d'hiver. Monique avait naturellement pris un Hôtel de luxe, un petit lit à rebord pour Gavroche. L'Hôtel cinq étoiles « Le Strato » Courchevel est une très jolie Station d'hiver, Monique avait réservé une très grande chambre, fait rajouter un petit lit pour Gavroche. Une terrasse sur le devant. Nous avons la possibilité de faire sécher les vêtements de Gavroche

Monique avait naturellement apporté son appareil photo, et deux ou trois toiles, mais ne voulait pas obligatoirement peindre. C'est l'Hôtel, était excellent.

La première chose que fit Monique, était de trouver un professeur de ski pour enfant, qu'elle prit en privé.

– Monsieur, vous êtes Professeur diplômé pour enfants en bas-ages, correct ?

– Oui Madame

– Mademoiselle, cela me suffit, quel est votre prix pour mon Gavroche, il a 5 ans, en exclusivité. ?

– Par jour, 80 francs

– pouvez-vous lui apprendre en 5 Jours ?

– Cela va être juste.

– Monsieur, vous n'avez à vous occuper uniquement de lui. Je vous donne tout de suite Deux cents francs, dans cinq jours, trois cents ce qui fait cinq cents, si vous avez réussi, cent cinquante si vous n'avez pas réussi. Si le temps vous est trop court, travaillé plus longtemps.

– Madame...

– Mademoiselle s'il vous plaît.

– Mademoiselle vous êtes dure.

– Non monsieur, mon ami est cuisinier, s'il amène sur la table un repas qui n'est pas bon, le client va réclamer, je veux pouvoir avoir le droit de réclamer, vous me dites oui, ou non. Il réfléchit un court moment.

– O. K. je dis oui. Je commence à dix heures le matin, demain, le midi je vous le ramène, à quatorze heures je vous le reprends.

– Monsieur comme convenu, voici deux cents francs. Gavroche, vient voir là. Mon chéri, ce monsieur va venir demain matin après le petit déjeuner, et il va te montrer plein de truc pour t'amuser dans la neige, nous venons avec toi.

– Au fait Poupon, tu sais faire du ski ? Me demande-t-elle

– un peu, pas merveilleux, mais ça va.

– Et le patin ?

– Je m'en sors déjà mieux, mais pas sans coussin pour mon derrière. Tu sais ou je m'en sors le mieux ?

– Dis voir ?

– Te faire l'amour, te faire jouir.

– Ça, c'est vrai, aller vient

– Faire l'amour ?

– Non faire du ski Elle M'embrasse et me tire avec elle, nous devons louer des skis pour nous et pour Gavroche.

Le lendemain, Gavroche n'était pas bien d'accord, pour aller seul avec le moniteur de ski, mais à Midi, ne voulait pas revenir, et à peine terminé son repas qu'il voulait déjà repartir, même sans nous. Très bien pour nous, Monique m'a embarqué pour faire une ou deux descentes, dans les coins qu'elle connaissait très bien. Elle est une très bonne skieuse

Il faisait assez chaud, et un pull suffisait, quelques-uns ou unes même torse nu ou en soutient gorge. Elle m'emmena dans un bois, où la neige était assez poudreuse, et me montra comment si prendre, même pour entrer dans une petite maison de chasseur qui se trouvait là. Elle enleva son pull, son pantalon et m'invita d'en faire autant. Sa poitrine sous le froid était droite et ferme, ses mamelons étaient sortis au maximum, me provoquait. Ses caresses ne me laissèrent pas sans réactions, bien que le froid était un gêne pour me mener à l'érection. Elle y employa tous son art ! Ses mains, sa poitrine, sa langue, sa bouche. Tous y passaient. Je ne restais pas inactif ! Ma bouche, mes doigts ma langue mon corps, se démêlaient pour lui faire, et me faire monter notre plaisir. Presque deux jours que nous n'avions pas eu de contact intime. Nos pantalons sur les chevilles, nous ne voulions pas enlever nos chaussures. Je croyais avoir la meilleure façon de faire, je me suis assis, je pouvais écarter les cuisses, mais ce n'était pas parfait, alors je me suis relevé, et je pouvais enfin pénétrer son trésor qui perdait sa cyprine à flot, je pouvais sans problème lui caresses ! les fesses, la poitrine, le dos. J'ai pris son visage entre mes mains, elle m'embrassait, et poussait mon fessier au rythme de notre bassin, elle s'accrochait maintenant à mon cou pour ne pas glisser au sol, elle se contractait de plus belle, appuyant sa poitrine contre la mienne, je la tenais en suspens au-dessus du sol, perdants que ! sons ventre, son bas-ventre ses fesses, se tordait dans toutes les directions.

Comme à l'unisson, nous criâmes ! notre délivrance, notre Jouissance, notre bonheur, en éjaculant. Mon sperme se rependit dans ses entrailles, au moins un litre de sa cyprine furent éjectés, mes jambes, comme les siennes furent inondées. Je la serrais contre moi presque à lui faire mal, mais nous nous aimions, nous étions heureux comme à la première fois. Nous ne sommes pas restés longtemps dans cette petite maison, le froid, mais la pensée de notre petit Gavroche, nous firent prendre le chemin du retour, même avec des jambes inondées.

Monique me montra encore quelque truc pour le ski, mais nous n'avions plus de temps, notre Gavroche devait déjà nous attendre.

– Na mon chéri, qu'as-tu appris aujourd'hui ? Monique tout en parlant, appuyait son dos et ses fesses contre moi, entourant mes bras autour de sa taille

– Il a appris, à se tenir debout sur les skis et avancer, des petites descentes en chasse-neige, tombé sur le côté, se retourner. Demain, nous apprenons l'arrêt d'urgence en Christiana, descente plus longue, contrôler son poids sur les skis. Je trouve qu'il apprend très vite, il est très attentif.

– On va en faire un champion de ski

– Si vous estes intéressez, je le fais.

– Pour l'instant, nous ne sommes pas intéressés. Avez-vous dîné ?

– Pas encore, j'allais...

– Vous mangez avec nous, avez-vous une femme ou une amie ?

– Oui ; ma fiancée m'accompagne.

– Allez la chercher, nous feront connaissance. J'aimerais mieux connaître le professeur de Gavroche.

Sa fiancée était une très belle femme. Elle est belle, calme, réfléchie, semble intelligente, sportif, elle ne passe pas très bien avec lui. Elle semble être très amoureuse de lui. Ils n'avaient pas attendu être invité dans un restaurant aussi luxurieux, et en étaient émerveillés.

La conversation débutât naturellement sur les capacités de Gavroche, et pourquoi Gavroche.

– Comment en estes vous arriver à le nommer Gavroche ?

– Demandez le lui.

– Franc, pourquoi Gavroche ?

– Elle me disait tu es Gavroche, Gavroche il va chercher les douilles, et toi des sous, pleins de sous. Elle me donnait un coup de pied dans le derrière, vas chercher des sous. Gavroche venait tout de suite se blottir dans les bras de Monique, qui lui donnais un baiser en le serrant contre elle.

– Et vous dites, que ce n'est pas votre fils ?

– Monsieur, j'ai dix-huit ans, j'aurais eu treize ans ? Et nous avons perdu notre pucelage aux mois de juin. Vous voulez savoir ? Nous ne savons même pas son non de famille.

– Il parle de son papa et de sa maman.

– Malheureusement, fin février, le service social va venir le chercher. Nous en profitons pour lui donner le plus possible, pour nous, ce ne serra pas sans problème.

– Et vous mademoiselle, vous estes ici en vacances ?

– Pas tout à fait, je donne des cours de patins.

– Voyez-vous ça, vous nous prenez notre Gavroche, le soir pendant une heure ?

– Avec plaisir, je le connais déjà. Et lui aussi.

– Maman, elle est gentille la dame, elle m'a donné une glace

– Elle t'as donné une glace ? Elle est vraiment gentille. Tu veux faire du patin à glace avec la dame ce soir ?

– Sur la glace ?

– Oui

– Je peux maman ? Oui ?

– Bien sur. Le voila qui est tous contents, saute à pieds joints en frappant dans ses mains. Il avait bien vu les patinoires, mais n'avait pas osé demander.

– Excusez-moi, mais je suis un peu indiscrete, vous me faites l'effet d'être la patronne, celle qui prend les décisions, non ?

– En fait, nous les prenons ensemble répondis-je, si je remarque quelque chose, je donne mon point de vue, et nous en discutons ensemble.

– Elle ne vous a pas demandé pour le patin à glace.

– Pour le ski non plus, il y a deux raisons. La première, pour ce qui est du bonheur de notre Gavroche, elle n'a pas besoin de demander, et moi non plus. Pour le ski elle ne m'a pas demandé non plus, mais elle sait que j'aurais dit oui. La deuxième raison est que, je ne possède pas un sous, et que je ne veux pas lui dicter ce qu'elle doit payer ou non. Par contre, je ne me laisse pas faire, pour ce qui est de ma personne, la plupart du temps, pour des choses qu'elle veut m'acheter. Je serais venue avec mon Jean, elle me voulait avec un équipement correct, bon elle a gagnée. Cela vient du fait que j'ai appris avec seize ans à dire non à mon père, et être prêt à me battre pour ma cause et je me préparais à quitter la maison. Puis nous nous sommes connus d'une manière curieuse,

– On peut savoir ?

– Momo, tu veux dire quelque chose ? Vous pouvez voir qu'avec ma question, j'ai déjà donné mon accord, et que je demande le sien.

– Oui dit Monique, nous nous sommes vue pour la première fois, à la piscine Olympique de Lyon, nous devions avoir un cours de sauvetage, je faisais partie d'un groupe de vingt filles, et lui il était le seul bonhomme. Déjà dans les présentations, j'étais tombée amoureuse de lui.

Les filles savaient pertinemment que j'étais vierge, la seule vierge du groupe et me nommaient pucelle. Quand à Ive, il ne s'intéressait pas du tout aux filles, qui faisait exprès de perdre leur soutien gorge ou de se déshabiller devant lui qui devenait rouge à chaque fois, se sont doutés qu'il fût puceau, l'ont nommé puceau d'ailleurs. Elle cherchait tous les moyens pour le toucher ou le dénuder en ma présence, une m'a dit, tu dois le voir à poil ton iule, le frictionnais même un peu trop à mon goût, ou je me détournais. Sans rien me dire, pour tous les exercices que nous avions, les filles faisaient de telle sorte que nous soyons ensemble, le bouche-à-bouche, massage, secours dans la piscine, chaque fois nous étions à ma plus grande joie ensemble. Les moniteurs nous montraient l'exercice et disparaissaient pour une heure ou deux. Ce fut le dernier exercice, le coup final, elle avait préparé leur coup. Ive devait me transporter à la nage, sa poitrine contre la mienne, ses bras en dessous des miens, et voilà qu'au beau milieu du grand bassin, je crois toutes les filles étaient présente, elles nous ont piégés. Son slip et ma culotte ont volé, elles l'ont masturbé, elles nous ont accouplé, elles nous tenaient dans le grand bassin, pour ne pas couler. Une fille aiguillat son pénis dans mon vagin et nous ont aidé en nous poussant les fesses ou les retirant. J'ai eu une douleur, et j'étais heureuse, il m'avait dépucelé. En rentrant, je rendis visite à l'amie de maman, qui était ma gynécologue, : petite fille me dit-elle, tu es toujours pucelle. Et la douleur lui demande-je ? Certainement dut à une contraction, je n'étais pas prête. J'étais déçu, surtout que je ne savais pas comment le retrouver, peut être n'est-il pas dans la même colonie que moi. Mais je fus agréablement surprise de voir que nous étions ensemble. Je ne lui ai pas dit que j'étais encore pucelle Je le lui ai dit, je le lui dis, et je le lui dirais encore longtemps, c'est là que je te donne raison, je lui ai dit : je t'ai cherché, je t'ai trouvé, je te tiens et je ne te lâcherais plus jamais, je ne te laisserais plus partir.

– Je ne l'aimais pas d'amour, bon c'était une fille, et j'étais curieux, ce qu'elle me disait, je lui répondais, tu aies sûr de me garder, tu aies sûr que je vais t'aimer ? Sa réponse, bien sur, tu m'aimes déjà et tu ne le sais pas. Mon directeur qui me connaissait, nous a pris pour un couple, et comme j'étais le seul garçon dans ma tente, elle à eu droit à la partager avec moi, après une semaine, elle avait eu raison, je l'aimais, nous étions inséparables, nous sommes toujours inséparables, et ce petit gavroche par-dessus. J'avais entouré sa taille de mon bras, ma main sur son ventre, elle s'était rapprochée de moi.

En une semaine, Gavroche était plus que parfait sur ses skis, faisait du slalom, descente de pente déjà plus pour débutant, un parfait skieur, pour les patins il se défendait maintenant très bien, ne tombait pratiquement plus, il s'était fait une petite copine de son âge et aimaient bien taquiner les plus grands en leur passant entre les jambes, la petite qui savait bien mieux que lui passait la première, se baissait et Gavroche s'accrochait à sa jupe derrière elles. Après leur exploit s'embrassait et se tapaient dans les mains. Ils se déplaçaient à une vitesse extravagante, Gavroche tenant sa camarade par la jupe la suivait, et si elle tombait, l'entraînait avec elle dans le fou-rire. Chaque soir se retrouvait devant la patinoire et main dans la main entraient pour faire leur course folle.

Il fallait revenir, les vacances sont terminées, Maman Hélène c'est occupé de Gavroche, avec l'aide de leur avocat ont reçu une autorisation de garde permanente de Gavroche, qui ne peut pas être adopté avant un procès de la mère, qui de toute façon étant mentalement irresponsable, ne sera jamais jugée. Il cherche le père, qu'ils ne retrouveront certainement jamais. Un grand soulagement, Papa Marius fit préparer la chambre d'amis en chambre de garçon pour le gamin, qui

était aimé par tout le personnel, même mon père aimait Gavroche qui lui chantait : je suis tombé par-terre c'est la faute à voltaire, le nez dans le ruisseau , c'est la faute à rousseau. Et qui reprenait dans la brasserie sa chanson favorite, faisant rire les clients.

Les jeux des filles

A peine arrivé, nous recevons une invitation des filles, qui voulaient faire des jeux, ce samedi soir. Beaucoup de filles viennent avec leur petit ami ou amie. À onze vingt-deux heures, tout le monde était bien échauffé, à tel point qu'ils étaient tous nus, on pouvait voir dans un coin une fille se faire manger son trésor, par plusieurs garçons, debout sur le banc, elle se gesticulait de plaisir, un jeune et monté pour la porter, et présenter cette chatte trempée aux garçons, qui se bousculaient, lui écartant les cuisses. Dans un autre coin, une fille courbée vers l'avant, se faisait défoncer, prenant un autre dans sa bouche pour le faire éjaculer.

Au milieu de la piste, les jeux ont commencé, cinq filles sont alignées, et un jeune les yeux bandés doit reconnaître son amoureux en prenant les petits trésors dans sa bouche, et faire jouir celle qu'il a reconnue, s'il perd, il devra baiser les cinq filles, jusqu'à éjaculation, pour chaque fille.

L'autre jeu est plus simple, cinq ronds de cinq filles, un homme pour chaque rond, les filles doivent tenir l'homme en érection, et lancer un anneau par fille sur le pénis, s'il tombe, elles doivent le masturber pour le maintenir, il éjacule, le groupe a perdu, chaque fille sera masturbée par chacun des garçons, jusqu'à jouissance, le garçon peut également la pénétrer, ce qui fait cinq garçons à la suite.

Momo et moi, amont regardé, pas participé, Momo était trempé, j'étais affreusement excité, et nous avons commencé ! à nous embrasser, nous caresser, nous masser, je la pressais contre moi, ce qui pour moi empirait les choses, ses jambes comme les miennes étaient pleines de sa cyprine qu'elle perdait avec abondance. Je mis mes doigts dans son entre, que je bougeais savamment, la faisant onduler, elle me griffa ! le dos, les fesses, les cuisses, les bras, elle jouissait déjà, je voulais la porter à l'extase. Je faufilais mon phallus, mon gland qui lui ouvrit ses ailes, que j'enfonçais délicatement, lentement mais résolument dans son fourreau, je voulais la faire exploser de plaisir, je sentais sa jouissance monter avec la mienne, nous nous étalâmes sur la banquette avant d'éjaculer, Momo éjaculait même très fort, enroulé l'un dans l'autre, nous aurions même pu nous endormir. Nous sommes arrivés pour la fermeture, nous avons aidé à rentrer les chaises et les tables, nous avons eu droit à notre Martini. Monique avait encore les jambes tremblantes. Je crois que personne n'a rien vu. La surprise fut dans notre lit, Gavroche dormait à point fermé, son pouce dans sa bouche. Nous l'avons remis à deux dans son lit, sans le réveiller. Et nous avons décidé de rompre avec les filles de la Martinière, ce n'était pas notre genre.